
Identité et dialogue des cultures dans la poésie italo-québécoise. L'apport d'Antonio D'Alfonso

Petra Mertens, étudiante au doctorat
Département des littératures
Université Laval

mais donne la main à toutes les rencontres, pays
ô toi qui apparais
par tous les chemins défoncés de ton histoire
aux hommes debout dans l'horizon de la justice
qui te saluent
salut à toi territoire de ma poésie
salut les hommes des pères de l'aventure

Gaston Miron

Depuis les années 1980, de nombreux ouvrages et articles s'intéressent à l'Autre, à l'étranger. Tout naturellement, les chercheurs commencent l'exploration de ce terrain peu connu par un regard curieux sur les caractéristiques de l'Autre. Qui est-il et en quoi est-il différent ? En effet, lorsqu'on va à la rencontre de l'étranger, ce contact déclenche de prime abord « la perception d'une étrangeté : indétermination des lieux, émiettement des identifications » (Harel, 1989 : 31).

Par contre, pour qu'un véritable dialogue s'installe, qu'un échange mutuel ait lieu, le reflet que l'écrivain migrant renvoie à la société d'accueil ne doit pas être négligé. Simon Harel, qui a étudié

l'identité et le cosmopolitisme dans la littérature québécoise, reconnaît l'importance des voix d'ailleurs et propose donc une recherche complémentaire à la sienne, qui étudierait

du point de vue de l'étranger [mais le demeure-t-il alors ?], la constitution d'une littérature internalisant cette problématique de l'altérité en faisant appel à des écrivains pour qui cette oscillation entre culture d'origine d'accueil est en quelque sorte une interrogation quotidienne (Harel, 1989 : 91).

La poésie italo-canadienne d'expression française, et plus particulièrement le recueil *L'autre rivage* d'Antonio D'Alfonso (1987), se prête à l'exploration de l'altérité. Dans cette œuvre poétique, la problématique de l'identité recoupe nettement celle de l'altérité, et ce, par rapport aux sociétés d'accueil et d'origine, car D'Alfonso appartient à la deuxième génération d'immigrés. Chez cet écrivain, la mise en discours d'un processus identificatoire difficile aboutit à une « médiation culturelle » et à un « travail de liaison » (D'Alfonso, 1985a : 287 et 290) qui consitue, selon le poète, l'apport spécifique des Italo-Québécois à leur société d'accueil.

L'existence d'une certaine recherche de base dans le domaine de cette immigration tient certainement au fait de l'engagement social des Italiens. Ces travaux antérieurs permettent notamment de situer l'analyse du recueil, *L'autre rivage*, dans son contexte social et dans sa tradition littéraire spécifique. Il faut dire que cette poésie est profondément enracinée dans l'expérience du quotidien de la communauté italo-québécoise. Aussi esquisserons-nous, en quelques points, un bref tableau de cette présence italienne au Canada et, plus particulièrement, au Québec. Car, en effet, l'écriture D'Alfonso ne surgit pas de nulle part ; elle s'inscrit plutôt dans un courant littéraire, celui de toute une génération qui se réclame d'un imaginaire migrant italo-québécois. De là, l'importance d'une double contextualisation, sociale et littéraire, qui situera l'analyse du recueil même tout en soulignant la contribution personnelle d'Antonio D'Alfonso au dialogue des cultures au Québec.

LA COMMUNAUTÉ ITALO-QUÉBÉCOISE. UN BREF HISTORIQUE DE SON INTÉGRATION

Il y a des pays dans lesquels la présence de l'Autre est particulièrement manifeste. Le Canada est de ceux-là. En Nouvelle-France, l'Autre, ce fut tout d'abord l'Amérindien. Puis, pour les Canadiens français, l'Autre avait également le visage de l'Anglais, et cela surtout depuis la Conquête, ce moment historique à partir duquel il occupait une position dominante et majoritaire. Résumant en deux mots la relation problématique des peuples fondateurs du Canada, Hugh MacLennan a forgé en 1965 une image provocatrice qui persiste jusqu'à aujourd'hui : celle des deux solitudes.

Or, il ne faut pas omettre de souligner que ce pays a accueilli non seulement des gens d'origine française et britannique, mais il a aussi ouvert ses portes à d'autres ressortissants qui s'expatriaient en espérant un meilleur sort. C'est justement cette présence de l'autre Autre qui incite Hédi Bouraoui (1992) à parler d'une « troisième solitude qu'est la communauté multiculturelle du Canada ».

Si le flux de cette immigration a été freiné en quasi-totalité pendant la Seconde Guerre mondiale, il a repris de plus belle après 1945. Ceux qui arrivent au Québec ne saisissent pas encore les particularités de leur province d'accueil que déjà ils identifient les rapports de force entre les peuples fondateurs et optent, par conséquent, en grande majorité pour une intégration linguistique anglaise. En effet, ce choix implique pour eux la possibilité d'une mobilité aussi bien sociale que géographique, car l'anglais – faut-il le rappeler ? – domine largement en Amérique du Nord. Est-ce alors surprenant que cette anglicisation crée des ressentiments dans la population canadienne-française qui craint de devenir minoritaire dans sa propre province ?

Dans les années 1960, le gouvernement fédéral prend conscience de l'impact social de l'immigration. Sous Pierre Elliott Trudeau, on instaure alors une politique de bilinguisme et de multiculturalisme qui donne naissance à l'image de la « mosaïque canadienne » opposée au « *melting pot* » des États-Unis. Au Québec, ce n'est que vers la fin de la même décennie que le choix linguistique des immigrants devient un enjeu politique majeur,

comme l'a très justement montré Paul-André Linteau (1989). Le gouvernement provincial devient plus actif, veut assumer ses responsabilités en matière d'immigration et, en plusieurs étapes, il met en place ce qu'on appelle aujourd'hui la politique des communautés culturelles.

Sur le plan démographique, l'immigration a eu des effets évidents en affectant principalement la présence anglaise au Québec. Linteau retient trois tendances générales pour la période de 1941 à 1981 : tout d'abord, le pourcentage de francophones reste stable au Québec, c'est-à-dire autour de 80 %. Du côté des anglophones, Linteau constate la diminution constante de ressortissants britanniques par rapport à une nette augmentation du pourcentage de néo-Québécois d'autres origines. Quant aux immigrants qui ont disputé le rang aux anglophones dans les statistiques, le groupe des Italo-Québécois attire l'attention. Selon Linteau, leur nombre s'élève à un peu plus de 75 000 pour la seule période de 1946 à 1961, si bien que du point de vue quantitatif, cette communauté est la première en importance.

Outre le facteur numérique, le parcours sinueux de leurs choix linguistiques distingue les Italo-Québécois des autres groupes d'immigrants :

Au plan strictement linguistique, les Italiens du Québec ont été parmi les seuls immigrants à s'être francisés de façon substantielle avant la Deuxième Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre. Par le biais de l'enseignement, ils s'angliciseront par la suite, et cette fois en très grand nombre, grâce à une vague migratoire massive (Painchaud et Poulin, 1988 : 149).

Dans son ouvrage *Les Italiens au Québec*, Claude Painchaud et Richard Poulin (1988) expliquent la situation scabreuse dans laquelle se trouvent alors les Italiens : dans certains quartiers, ils cohabitent étroitement avec les francophones, partagent en grande partie leur sort socio-économique et pratiquent des mariages exogames. De plus, la plupart des Italiens sont d'origine paysanne ou ouvrière, un fait qui pourrait hypothétiquement donner lieu à une solidarité de classe. Cependant, par leur choix linguistique, les Italo-Québécois se retrouvent en marge de leur société d'accueil, qui craint la déstabilisation de leur statut de majorité francophone. Cette

situation imprégnée d'émotivité crée alors des tensions qui, çà et là, donnent lieu à des conflits ouverts et à des discriminations.

Pour contrer ce transfert linguistique en faveur de l'anglais, le gouvernement québécois a eu recours à la promotion accrue de la langue française. Même si on ne peut plus renverser les choix qui ont été effectués dans la période d'après-guerre, on impose la francisation par le biais d'une législation correspondante qui affecte davantage les immigrants arrivés dans les décennies subséquentes. Chez Painchaud et Poulin, on lit avec profit les étapes de cette lutte linguistique, l'échauffement d'une population entière ainsi que la résistance féroce des Italo-Québécois à la francisation.

Aujourd'hui, 11 % des Québécois sont issus de l'immigration (Cloutier *et al.*, 1995 : ix). Il faut dire qu'ils ne sont pas répartis également sur l'ensemble du territoire : nulle part la concentration n'est plus forte que dans la métropole, où résident 90 % des immigrants de la province : « C'est bien à Montréal que le binôme linguistique devient trinôme. Par son brassage pluriculturel à l'intérieur d'une société elle-même minoritaire, Montréal devient le lieu d'articulation de la différence » (Caccia, 1992 : 97-98).

Or, il nous semble que ce « brassage culturel » reste souvent bien superficiel. Pour Simon Harel (1989 : 27), il s'agit d'un simulacre banal, d'un pseudo-dialogue folklorisé :

La *Main* devient une vitrine où il fait bon consommer ce qui apparaît comme un patrimoine culturel commun. Le boulevard Saint-Laurent permet après coup aux citoyens en autochtonie de se créer des racines allogènes.

Avec ses quartiers divisés selon des facteurs ethniques et sociaux, Montréal devient plutôt le lieu de la « troisième solitude », d'une ghettoïsation qui empêche le processus d'acculturation. Ainsi, la communauté italienne maintient une forte cohésion intérieure qui se traduit de prime abord par un regroupement massif dans certains quartiers et, plus culturellement, par l'insistance sur leur italianité, qui comprend, selon Painchaud et Poulin, des valeurs familiales, le maintien de la langue italienne, la promotion des traditions et la fierté nationale. Ces valeurs sont véhiculées notamment par des organismes communautaires et politiques (Painchaud et Poulin, 1988 : 213 s.), dont le nombre et la tradition sont surprenants. La

vivacité de cette italianité mène Painchaud et Poulin (1988 : 211) à la conclusion pronostique suivante :

les Italo-Québécois ne sont pas, aux sens culturel et politique, des Canadiens ou des Québécois ; ils sont à la recherche de leur propre identité et sont, de toute manière, encore attachés à leur culture, à leur italianité, et ils ne s'acheminent pas vers l'assimilation rapide.

Ils opéreraient donc plutôt pour le maintien d'une « allégeance abstraite à un Canada "multi-culturel" » (1988 : 211). Cependant, dans leur province d'accueil où la question d'appartenance se réduit bien souvent à un « oui » ou un « non », les Italiens peuvent-ils véritablement naviguer entre ces courants ; c'est-à-dire maintenir le caractère abstrait de leur allégeance ?

Insistons finalement sur le fait que la communauté italo-québécoise n'est pas, et de moins en moins, homogène. Elle ne peut pas l'être, ne peut plus l'être. À Montréal, dans un contexte *de facto* bilingue, les Italiens ont en partie adopté la langue anglaise et optent aujourd'hui de plus en plus pour le français. Outre leurs choix linguistiques, leurs situations socio-économiques sont devenues plus diversifiées : on assiste au développement d'une bourgeoisie et à la cristallisation d'une intelligentsia.

La spécificité du contexte montréalais donne ainsi naissance à un phénomène singulier : toute une génération de jeunes intellectuels d'origine italienne y ont trouvé les conditions favorables à l'affirmation de leur italianité et, sur la scène culturelle, ils occupent des places de choix. Si, selon les statistiques, les allophones ont disputé la place aux anglophones, on nous permettra l'hypothèse que ces allophones sont avant tout des Italiens. Si elle tient peu pour ce qui est de la force économique, notre hypothèse semble plausible dans le domaine de la dynamique culturelle. Une chose est certaine : à Montréal, la dualité culturelle a cédé une place importante à l'italianité. Les Italo-Québécois ont su profiter de la passivité culturelle des peuples fondateurs pour accroître leur visibilité. Devant cette impasse, les Italo-Québécois définissent leur rôle : être le lien dynamique entre les cultures. Et c'est dans ce contexte que naît le concept de « transculture » formulé par des intellectuels et des artistes italo-québécois autour de la revue *Vice Versa* :

Elle [la triangulation de la culture] s'est concrétisée avec beaucoup de spontanéité à travers le magazine *Vice Versa* fondé récemment. Le terme *transculturel* a une dimension politique car ce mot implique la traversée d'une seule culture en même temps que son dépassement. L'unité qu'il sous-tend n'a pas la même résonance que celle qu'évoquent les termes « inter-culturel » ou « multiculturel ». Ceux-ci définissent un ensemble et le circonscrivent dans un espace et un temps, alors que le transculturel ne possède pas de périmètre (Tassinari, 1988 : 299).

Proposé et discuté dans la revue *Vice Versa*, ce projet transculturel a influencé la production littéraire de nombreux artistes italo-québécois. Ceci est notamment le cas de la poésie d'Antonio D'Alfonso, un des leaders de ce mouvement transculturel. Mais avant d'étudier la transposition poétique de la transculture dans le recueil autobiographique *L'autre rivage*, jetons un bref regard sur la tradition littéraire des Italiens au Canada et plus particulièrement sur celle des Italo-Québécois francophones.

LES ÉCRIVAINS CANADIENS D'ORIGINE ITALIENNE ET LEURS PUBLICATIONS

Il existe très peu d'informations sur les écrits des premiers Italiens qui sont venus s'installer en Nouvelle France. Dans sa recherche bibliographique *Italian-Canadian Writers*, Joseph Pivato (1988) date la première manifestation écrite d'un Italien en 1653. Il s'agirait du texte *Breve Relatione*, un récit du séjour en Nouvelle France du jésuite Francesco Bressani. Après cet écrit en italien, un long silence. Pivato ne relève aucune publication pour les XVIII^e et XIX^e siècles et il retrouve la voix des écrivains d'origine italienne seulement après la Seconde Guerre mondiale avec *La ville sans femme* de Mario Duliani (1945). Pivato admet cependant que d'autres œuvres ont été écrites avant cette date, mais publiées seulement après 1945. Ceci serait le cas de bien des poèmes du recueil de poésie *La chaîne aux anneaux d'or* de Rosario Venne. Né en 1903, ce pharmacien et poète du dimanche – s'il est effectivement d'origine italienne comme le prétend Pivato – camoufle son héritage culturel italien. Dans les nombreuses dédicaces, aucun nom de consonance italienne ne figure, mais nombreux sont les Miville, les Roy et les Tremblay... Les références

littéraires dans cette œuvre vont de Victor Hugo à Supervielle et les lieux géographiques de Madère à Paris en passant par Londres et Nankin. L'Italie y est associée aux spaghettis et au Chianti, Rome au siège papal et Venise au carnaval et aux gondoles. Bref, Rosario Venne travaille sur les lieux communs, *topoi* largement répandus qui ne révèlent ni une appartenance identificatoire italienne ni une inscription culturelle. Ainsi, il paraît difficile de reconnaître dans les rimes de Rosario Venne une voix migrante. En effet, il ne lui reste que la consonance du nom. Bruno Ramirez (1984 : 12) présente un premier groupe d'immigrants entièrement assimilé auquel Venne pourrait appartenir :

Mais avant que l'arrivée massive de travailleurs italiens ne jette les bases de ce qui deviendra la « petite Italie » de Montréal, il y a déjà une présence italienne dans la ville. Vers la fin des années 1860, en effet, une cinquantaine de familles d'origine italienne constituent le noyau d'une population qui semble avoir fait du Québec son milieu de vie et de travail. [...] L'exogamie pratiquée pendant trois ou quatre générations et l'insertion dans la vie sociale et économique du pays ont contribué à les intégrer à la société québécoise.

Si les écrivains italiens brisent massivement le silence à la fin des années 1970, Pivato (1988 : 6) l'explique par des raisons socio-économiques plus favorables :

It was the prosperity of the 1960s and the 1970s – the educational opportunities for immigrants and their children, the growth of diverse cultural societies, community centres, language schools, Italian bookstores, libraries, and publications – that fostered an atmosphere conducive to literary activities. The generations born in the 1940s and the 1950s were also influenced by the self-awareness of Canadian nationalism and the flowering of Canadian literature generally.

Ce que Pivato constate pour le Canada en général est aussi vrai pour le Québec en particulier, où l'on assiste à une montée du nationalisme québécois et à la découverte d'une littérature nationale, c'est-à-dire québécoise.

La réforme du système d'éducation et l'accessibilité à la vie culturelle sont certainement des facteurs majeurs qui ont contribué au déclenchement du boum extraordinaire de publications d'écrivains italo-québécois. Dans son interprétation du phénomène

italien, Filippo Salvatore (1985 : 201-202) remet en perspective les origines de cette affirmation identitaire :

The transition had to be made from a generation of voiceless people struggling to earn their bread to a new group with the luxury of reflection about their own identity, educated enough to be able to « objectivize » themselves and express their particular identity.

Selon Salvatore, le processus de redéfinition déclenché dans la société d'accueil par la Révolution tranquille aurait laissé d'abord peu de place pour l'affirmation des différences dans les années 1960. Il aurait été nécessaire pour les Québécois « *to first affirm their French identity before heterogeneous voices like that of the Italian community could emerge* » (Salvatore, 1985 : 201-202). Dans ce sens, on pourrait voir dans la Révolution tranquille à la fois un empêchement temporaire et la *conditio sine qua non* de l'affirmation littéraire des communautés culturelles et du dialogue entre la société hôte et les néo-Québécois.

Dans les années 1970 et surtout 1980, un nombre élevé d'écrivains d'origine italienne réclament la parole et convainquent par la qualité de leurs œuvres. Du côté francophone, pensons plus particulièrement aux écrivains Fulvio Caccia, Mario Campo, Alexandre Amprimoz, François D'Apollonia, Antonio D'Alfonso et Marco Micone.

Bien que dans leurs œuvres, les questions d'identité et d'ouverture au dialogue des cultures soient travaillées individuellement – « *there are as many visions of being Italian as there are Italian writers in Canada and Quebec* » (D'Alfonso, 1985b : 219) – cette génération a indéniablement un projet commun. Se faisant le porte-parole des écrivains d'origine italienne, Antonio D'Alfonso (1985b : 221) le formule ainsi :

to accomplish the enormous task we have set ourselves, consciously or unconsciously: the welding of cultures: the Canadian (English), the Quebecois, the Italian, and for those Italian writers working in Germany, Australia, Argentina, Brazil, and elsewhere, the cultures and languages of their adopted countries.

La recherche de leur identité et de leur place entre et parmi les cultures du pays d'accueil, sont donc les objectifs que cette génération d'écrivains s'est fixés. Dans cette démarche, chacun des

écrivains exprime sa propre quête identificatoire et chacun est confronté à son propre processus de redéfinition culturelle :

Leurs textes témoignent le plus amplement possible d'une transformation qui travaille la culture des immigrants et des fils d'immigrants italiens. Ce processus a un nom: acculturation. Son mouvement est double. Il va de l'implosion à l'explosion. De l'assimilation des valeurs du pays-hôte à la désintégration de la personnalité originelle (Caccia et D'Alfonso, 1988 : 9).

Dans ce groupe d'écrivains se distingue Antonio D'Alfonso, une des personnes les plus importantes de la scène montréalaise du dialogue des cultures. Par ailleurs, son travail diversifié est régi par la volonté de médiation entre les cultures, ce que D'Alfonso appelle *the welding of cultures*, la soudure des cultures. Ce caractère réconciliateur est explicite dans le recueil *L'autre rivage*. Aussi, cette œuvre poétique d'une grande lisibilité permet de suivre de près le cheminement autoréflexif du poète et l'aboutissement qui demeure toujours provisoire.

ANTONIO D'ALFONSO – VOCATION : SOUDEUR

La mise en discours de la problématique de l'identité et du dialogue des cultures dans le recueil *L'autre rivage*

Antonio D'Alfonso est « certainement celui des créateurs italophones qui est au cœur de la triangulation culturelle » (Caccia, 1992 : 274) de la métropole québécoise. Il appartient à la deuxième génération d'immigrés, il est né en 1953 au Canada, plus précisément à Montréal, de parents venant de la Molise, une région montagneuse du Midi de l'Italie où prédominait alors une agriculture de subsistance.

Dans une entrevue accordée à Fulvio Caccia, Antonio D'Alfonso (1985a) relate des expériences importantes de sa jeunesse, des moments décisifs qui l'ont grandement marqué. Ainsi, il confie à Fulvio Caccia sa révolte d'adolescent, ses difficultés à accepter l'autorité paternelle, un refus qui aboutit alors à une rupture temporaire de la relation père-fils. D'Alfonso insiste avant tout sur le

fait que son père a choisi de l'envoyer à l'école anglophone ce qui l'éloignait de ses cousins et de ses amis francophones. L'anglophilie du père et la francophilie de D'Alfonso, inclination qui se manifeste tout d'abord dans ses fréquentations et qui se reflète plus tard dans ses lectures, étaient à la source d'une grave mésentente entre le père et le fils adolescent.

Le voyage de fin d'études constitue une autre période marquante. D'Alfonso part pour l'Europe ; il visite l'Italie et la France. Ce sont les expériences de ce voyage qui déclenchent chez D'Alfonso le processus créateur, l'écriture, les premiers poèmes.

Sur le plan de la formation, mentionnons que D'Alfonso est détenteur d'un diplôme en cinéma du collège Loyola et d'une maîtrise en sémiologie de l'Université de Montréal. Il a enrichi l'institution littéraire québécoise d'un remarquable lieu de publication à vocation interculturelle en fondant, à la fin des années 1970, les éditions Guernica qui se veulent un lieu de rencontres littéraires des cultures. Dans son travail d'éditeur, D'Alfonso mise beaucoup sur la traduction, sur la publication des Québécois en anglais et vice versa tout en donnant la parole aux immigrants car, selon D'Alfonso (1985a : 286), c'est « la seule façon de lier » les cultures. Dans la collection « Voix », la maison d'édition Guernica donne la parole aux écrivains migrants, comme Marco Micone et Nadine Ltaif, et elle publie les traductions des œuvres majeures de la littérature québécoise francophone, notamment *Lovers*, version anglaise du recueil *Amantes* de Nicole Brossard.

En tant qu'auteur, Antonio D'Alphonso a publié en anglais, en italien et en français. Ses œuvres *Black tongue* (1983), *L'autre rivage* (1987) et *Avril ou l'anti-passion* (1990) comptent parmi les plus importantes de la littérature migrante au Québec.

Découvrir les racines

Avec *L'autre rivage*, D'Alfonso présente sa traduction de *The other shore*. Dès l'épithète, *Italiam non sponte sequor*, un vers de l'*Énéide* de Virgile, le poète annonce le ton et la quête principale du recueil : indépendamment de sa volonté, il est attiré par l'Italie. Et

dans la note qui précède le recueil, il avertit le lecteur qu'il assistera dès lors à un autoportrait : « Portrait d'un Italien » et de son « Retour chez [lui] ».

Il faut dire que pour Antonio D'Alfonso, un immigré de deuxième génération, ce voyage n'est pas véritablement un retour au pays natal, mais plutôt une découverte de racines méconnues. Dans les sept parties du recueil, le lecteur devient compagnon de ce voyage qui est avant tout une quête d'identité pleine de confrontations profondes, un voyage initiatique aussi merveilleux que douloureux.

Dès le début du recueil, le poète nous embarque pour la traversée. Le tout premier poème, un lavage rituel avant le vrai départ, *Extirper la saleté de tes cartes géographiques*. Potion tonifiante du poème suivant, *Boire le geste en mouvement*. Dislocation. Nous levons l'ancre. D'Alfonso explique la motivation et le but de ce voyage :

La curiosité de voir l'autre rivage. La fête de l'autre côté de nos frontières.
(1987 : 15).

On remarque chez ce poète la forte volonté d'aller au-delà des frontières géographiques et personnelles, la curiosité de découvrir une partie inconnue de son être et l'espoir en une fête possible. Il faut cependant reconnaître que cette confiance est accompagnée d'un défi aventurier impliquant un danger certain :

J'ai besoin de me tenir sur le bord comme un trapéziste nerveux ou comme quelqu'un qui regarde en bas du World Trade Center. J'ai besoin de me sentir étourdi, de sentir ce qu'il y a d'incertain dans les sentiments et les idées (1987 : 17).

Ce vertige met consciemment en question la stabilité de tout ce qui semblait acquis, car il interroge le quotidien et mise davantage sur l'incertain. Faut-il voir là une caractéristique de l'écriture migrante et de l'ouverture au dialogue ? Quant à Antonio D'Alfonso, la redondance d'images mitoyennes dans l'écriture révèle l'urgent besoin du poète de se mouvoir sur la corde raide, à la frontière entre deux mondes de référence. Le retour en Italie est une tentative de renouer avec le pays de ses ancêtres. Tentative par laquelle le poète se place confortablement entre deux chaises pour se trouver « à mi-

chemin » (1987 : 17) entre les deux cultures de référence, « dans le vertige du mouvement » (1987 : 17) et cela dans l'ultime but de développer son « équilibre sur le fil des événements » (1987 : 17). Dépassement des peurs, car cet acte d'équilibre comporte un risque, celui de faire un pas de trop vers l'abîme, de tomber dans le gouffre béant de ses propres profondeurs.

D'Alfonso n'a pas vécu lui-même l'expérience de l'immigration, ni la rupture avec le pays d'origine, et il va donc en Italie pour renouer avec l'histoire du pays de ses parents. C'est précisément ce qui nous est donné à partager dans la partie « Guglionesi » du recueil. On y saisit bien que l'histoire occupe un statut particulier au cœur du texte migrant. Faut-il y reconnaître, avec Frank Caucci (1992-1993 : 42), un élément caractéristique de l'écriture des Italo-Québécois : « l'intersection du littéraire et de l'historique y est marquée à un point tel qu'il serait unimaginable d'envisager l'un sans l'autre » ? Mais comment intégrer l'histoire qu'on connaît mal ? Dans sa démarche, D'Alfonso procède à la cristallisation de bribes de l'histoire italienne pour aboutir au microcosme historique des poèmes *La famille* et *Guglionesi*, village natal des parents de l'auteur.

Tout d'abord, en s'approchant de ce pays, le poète est hésitant, comme découragé par l'ampleur du projet : « Où commencer ? Dans ce paysage sous la grande et puissante Maiella ? Un seul moment vaut-il tout l'effort et la concentration pour ne pas l'oublier ? » (1987 : 77). Cependant, malgré l'hésitation et les doutes premiers, l'attraction de l'Italie demeure toujours prédominante. Ce pays appelle le poète : « "Ne me tue pas. Reviens." La terre et l'eau crient » (1987 : 77). Dans le poème suivant intitulé *La perte de la culture*, le même attrait et la même fascination ambiguë : « Tu oublies ton passé, mais le passé ne t'oublie pas. [...] Et si un jour tu t'écroules par terre et te casses la figure [...] Tes ancêtres seront venus te tirer dans le dos » (1987 : 78). Aller en Italie, il le faut, mais ce voyage est douloureux et le poète court le risque d'être pris dans le « sable mouvant » (1987 : 79) du mirage des souvenirs :

Images qu'on ne veut pas voir. Images de fertilité, images de vie. Miraculeuse postérité. Se déroule, film de famille, rouleau de parchemin ancien (1987 : 79).

Suit alors une description géographique et historique de la région des ancêtres. D'un point de vue extérieur, presque touristique, Antonio D'Alfonso approche la Molise tout en cherchant à établir des liens et à réveiller les souvenirs racontés. Cette démarche serait-elle caractéristique d'un écrivain migrant de la seconde génération ? L'authenticité de son appartenance est relative ; elle est rebâtie à partir des souvenirs de la première génération et de l'expérience du présent. À ce sujet, Régine Robin (1989 : 109) fait remarquer : « La reconquête identitaire est mémoire, mémoire reconstruite, mémoire intellectuelle en même temps qu'affective. » En ce sens, le migrant se constitue avec les moyens du bord un identitaire confortable :

L'individu, disais-je, bricole comme il peut sa représentation du passé, son imagerie, son récit, dans l'ordre d'un moule narratif obligé ou dans la dispersion de souvenir-flashes, dans un sens préétabli dans un combat identitaire, dans une contre-mémoire fragmentaire (Robin, 1989 : 57).

Or, l'individu n'est pas seul et Antonio D'Alfonso « bricole » avec ses semblables. Il ne se contente pas d'un projet personnel, mais sa recherche fait partie intégrante d'une conjoncture littéraire interculturelle, d'un début d'échange fructueux entre la littérature migrante d'origine italienne et celle de l'Italie.

I think we have much to gain in learning to fit ourselves into the Italian tradition. First, because that is where we all fit, being only a generation away from that tradition : up till 1950 our history was the Italian history. Second, because I believe it is necessary to rejuvenate the Italian tradition, rejuvenate it but also expand it to encompass what Italianità has become outside Italy. We may need the Italian tradition as much as the tradition needs us (D'Alfonso, 1985b : 228).

Cet échange pourrait apporter une dynamisation de la littérature du vieux pays d'un côté, et valoriser en même temps la production d'ailleurs, car, après tout, et D'Alfonso le rappelle : « Les miens sont plus nombreux à Montréal qu'à Guglionesi » (1987 : 2).

Accepter sa différence

« Sors de l'ombre et trouve ta place dans la clairière du monde » (1987 : 29), propose le poète comme si une voix féérique le lui avait chuchoté à l'oreille. Mais en réalité, avant de trouver, il

faut chercher ; et le chemin de cette recherche épouse plutôt la forme des routes qui serpentent les collines de la Maiella.

Après avoir renoué avec ses repères identitaires italiens, D'Alfonso peut se pencher sur ce qui le rend différent, et ce, à la fois des Italiens et des Québécois. D'ailleurs, le poète préfère parler de différence plutôt que d'altérité. Ce sont là deux termes qu'on voit fréquemment utilisés avec un certain flou. Régine Robin (1993 : 46-47) rappelle la définition de ces deux concepts souvent confondus ou employés comme synonymes :

La différence se pense en unités discrètes. Elle est localisable, assignable, repérable. Elle peut être décrite, définie avec sa spécificité, son ensemble de traits. [...] L'altérité est ce qui échappe à l'assignation, ce qui ne peut se définir totalement, c'est le sens qui fuit, qui excède, c'est ce qui ne peut être maîtrisé.

Le choix de l'auteur est donc significatif. En optant pour le concept de la différence, le poète propose qu'on peut saisir les facteurs et aboutir à une définition de l'hétérogène.

Saisir les différences, d'autres s'en sont chargés pour lui. En effet, D'Alfonso a été confronté très jeune à la discrimination fondée sur les facteurs extérieurs de sa différence, comme en témoignent ces quelques vers relatant des expériences d'enfant et d'étudiant :

Ils ont ri de moi
parce que je ne m'habillais pas comme eux,
parce que je ne parlais pas comme eux,
parce que je n'étais ni noir ni blanc.

[...]

Ils m'ont donné un diplôme pour avoir désappris
ma langue maternelle et mon histoire.

Ils m'ont appris à parler, blasphémer, étudier
voler, travailler, penser
avec leur langue, avec leur histoire.

[...]

Ils m'ont dit que je n'étais personne,
ils m'ont dit que je ne serais quelqu'un
qu'en étant comme eux (1987 : 102-103).

Ce sont là des souvenirs amers de l'intolérance, et ce, de la part d'une société d'accueil qui cherche à assimiler les immigrants en se définissant à partir de facteurs d'homogénéité. C'est du moins ce que le vécu d'Antonio laisse croire. Mais, selon le poète, l'intégration ne doit pas se faire au détriment de l'hétérogène :

I do not believe in assimilation, even less in acculturation. I am in favour of difference, both cultural difference and individual difference (D'Alfonso, 1985b : 229).

Le prix à payer pour une assimilation totale semble trop élevé, car l'apprentissage de la culture d'accueil ne se fait qu'en passant par l'oubli de l'originelle. Or, une telle perte déclenche « la mélancolie d'avoir tronqué une culture pour une autre » (Harel, 1989 : 50).

Si le poète se sent forcé de supprimer la partie italienne de son identité au Québec, qu'en est-il dans le pays de ses ancêtres ? On devrait croire qu'il y affirme librement son italianité, mais il n'en est pas ainsi : la manière de percevoir la différence dans la société hôte a trop profondément marqué le poète :

Je me sens vraiment Italien ici. Mais j'en rougis. On m'a obligé à avoir honte. Au Québec, au Canada, on n'a pas le droit d'être ce que l'on est (1987 : 108).

Attention, cette intériorisation de la culture d'accueil s'avère un boomerang. D'Alfonso, comme bien d'autres poètes italo-québécois, calque son droit à la différence sur le projet identitaire de la société d'adoption, autrement dit, il justifie sa période d'affirmation en se référant à celle de la société hôte. Après les Québécois, c'est maintenant aux néo-Québécois de prendre la parole et d'affirmer leurs différences :

Si tu es né sans demeure et
que ton nom se termine par une voyelle,
ce poison dans la bouche
des consonnes, apprends de Layton
et de Miron comment ne pas arrondir
ton accent, ou affadir la couleur de ta peau (1987 : 136-137).

Parmi tous les poètes qui ont nommé le pays, Gaston Miron est celui auquel on se réfère avec la plus grande prédilection. Filippo Salvatore (1985 : 203) en explique la principale raison :

I have felt spiritual closeness and affection reading Quebec poets, especially Gaston Miron, because their self-affirmation is similar to my search in some ways. I like to hear the Quebec artist declare out loud his irreversible appartenance to his geographical milieu ; he is stating his right to a specific identity without external constraints, in a certain way during the same years I felt a similar need for belonging.

N'a-t-on pas dit de la poésie de Gaston Miron qu'elle est un « immense chantier » « dans un pays privé d'ancêtres » (Maughey, 1972 : 176) ? Eh bien, pour les compagnons italo-québécois, il s'agit de faire avancer la construction, afin que la maison soit assez grande pour accueillir une multitude d'appartenances et des identités multiples.

La pluralité de ses appartenances, D'Alfonso la décrit dans son remarquable poème *Babel*, dont les premiers trois vers surprennent par leur sobriété concise :

Nativo di Montréal
 élevé comme Québécois
 forced to learn the tongue of power (1987 : 75).

Même si, selon D'Alfonso, « être différent est matière à éloges, non pas à discrimination » (1987 : 125-126), il reste un cheminement à faire vers l'acceptation des différences : « Je commence seulement à accepter ma différence » (1987 : 129). Résignation fataliste ou acceptation réelle de la différence, le poète parvient finalement à l'affirmation : « Je suis ce que je suis. Une différence que l'histoire m'a imposée » (1987 : 135).

Par ailleurs, quant au processus déclenché par l'immigration – la perte d'un pays et l'arrivée dans un autre –, Antonio D'Alfonso s'oppose aujourd'hui au point de vue de Fulvio Caccia, qui recourt à l'image du phénix renaissant de ses cendres. Pour D'Alfonso, il s'agit plutôt d'une brillante *mimésis* :

Si on tient à me comparer à un animal, que ce soit au caméléon actif et rusé plutôt qu'à un phénix de chimères (1987 : 91).

Le passage par la mort n'est pas nécessaire. Si l'image du caméléon évoque une connotation quelque peu négative – on pense à une personne qui change de conduite, d'opinion, de langage, au gré de l'intérêt (d'après le *Petit Robert*) –, pour D'Alfonso, il s'agit plutôt d'un merveilleux pouvoir d'adaptation :

Mes origines me recouvrent comme une peau, font partie de moi comme la pigmentation de ma peau (1987 :133).

En quittant le niveau imagé du caméléon, le poète arrive à la toute fin du recueil à une définition toujours provisoire de son identitaire:

Je suis de deux nations, de deux imaginaires. Mon désir n'est pas d'être singulier ou pluriel, ni interculturel ou transculturel. Je suis duel : 1. Québécois, avec tout ce que cette notion comprend ; 2. Italien, avec tout ce que cette notion comprend. Je vis de certitudes imparfaites et de mes contradictions. [...] Je ne suis pas *American*: c'est-à-dire un melting pot (1987 : 143).

Cette définition est ancrée dans une dualité dynamique, qui n'est qu'apparemment en équilibre. Le processus identificatoire de l'écrivain migrant semble donc toujours rester en mouvement, inachevé, nécessitant constamment des réajustements et des redéfinitions.

Langue et écriture

Chez l'écrivain migrant, la réflexion linguistique doit nécessairement aboutir à la question : « Dans quelle langue écrire ? » (1987 : 76). Voilà qui implique pour D'Alfonso une réponse douloureuse, car il doit s'avouer « ta langue maternelle t'est aussi étrangère que n'importe quelle langue que tu ne connais pas. Oubliée comme un style de vie que, jadis, tu possédais » (1987 : 78).

Cela dit, une question s'impose : Quelle est donc la langue maternelle d'un immigré de deuxième génération ? Chez D'Alfonso, elle serait plutôt le dialecte de la région molisane. Rappelons à ce propos que, paradoxalement, pour bien des Italo-Québécois, l'italien officiel constitue déjà une langue étrangère :

When we speak of an Italian tradition it is well to keep in mind that Italy is a land of many languages. The Italian language we hear on radio or on T.V. Sunday mornings is not the language I was taught to speak as a child ; it is not a mother tongue for many of the writers mentioned above. The official language is a foreign language, a dialect spoken mostly in the Tuscany region (D'Alfonso, 1985b : 218).

Pour compléter la panoplie linguistique, le français et l'anglais s'ajoutent chez Antonio D'Alfonso au dialecte molisan et à l'italien officiel. Loin d'être exceptionnelle, cette polyglossie reflète l'expérience de nombreux écrivains migrants. À ce sujet, Frank Caucci (1992-1993 : 44) souligne que « l'écrivain italo-qubécois est assujéti à une diglossie, étant donné qu'il est souvent trilingue ou quadrilingue. » D'un côté, cette polyglossie est la condition du travail réconciliateur et synthétique du poète :

C'est ce désir d'échange qui m'a poussé à écrire, à écrire en français, en anglais et en italien (1987 : 142).

D'un autre côté, elle pose problème. Elle exige d'abord un important travail de deuil par rapport à ce que le poète considérait comme sa langue maternelle, voire la maîtrise de la frustration du désapprentissage. Chose certaine, l'acquisition d'une autre langue implique que l'individu lui assigne une place et une fonction dans sa vie, qu'il choisit notamment une langue véhiculaire ainsi que des langues de l'identitaire. À ce stade, Régine Robin (1989 : 42) note que « l'hétérogène n'est pas simplement hybridité, source de multiplicité heureuse, il est aussi à l'origine de l'inquiétante étrangeté, d'un écartèlement et d'une schizophrénie culturelle ». Cela paraît d'autant plus vrai dans le cas de D'Alfonso qu'il recourt à une preuve très concrète de son double enracinement :

Deux passeports. Deux personnes en une. Deux amoureux que nous ne savons jamais comment embrasser. Comment leur parler ? Lequel vanter ? (1987 : 170)

Dans cet effort pour réconcilier les langues et les cultures, l'écriture est, semble-t-il, un puissant moyen. Thérapie créatrice, elle contribue grandement au cheminement vers soi. Dans ce sens, l'écriture donne place à un important travail sur l'identitaire. C'est aussi ce que soutient Régine Robin dans cette réflexion :

L'écrivain est celui qui sans le savoir la plupart du temps fait par son travail d'écriture le deuil de l'origine, c'est-à-dire le deuil de la langue maternelle ou plus exactement de la croyance qu'il y a de la langue maternelle. L'écrivain est toujours confronté à du pluriel, des voix, des langues, des niveaux, des registres de langue, de l'hétérogénéité, de l'écart, du décentrement alors même qu'il n'écrit que dans ce qui, sur le plan sociologique, se donne comme une langue.

Écart de langue, écart d'identité (Robin, 1993 : 13).

Ainsi, sur le plan géographique, le voyage en Italie est doublé d'un travail créateur, et voilà que le même effort pour renouer avec l'histoire du pays d'origine investit l'écriture qui relève – comme le voyage – d'un désir commémoratif :

Écriture comme mémoire. [...]

Écrire, c'est se remémorer les voix de ton peuple, la voix de ceux qui sont venus avant toi. [...]

Écrire c'est se souvenir (1987 : 124-125).

Le voyage et l'écriture sont donc autant de façons d'en arriver à une inscription historique et mémorielle de l'individu. C'est ainsi que le retour aux sources devient non seulement la *conditio sine qua non* mais aussi la *conditio per quam* du travail réconciliateur d'Antonio D'Alfonso ; car, rappelons-le, ce n'est que par l'apprentissage de cette mémoire d'origine que le travail harmonieux dans l'hétérogène peut se donner en performance traductrice :

Quand j'écris, j'ai en tête la mémoire d'une langue et j'exprime cette mémoire dans une autre langue. Un mariage des mémoires (1987 : 126).

Mariage heureux ou malheureux ? Une question primordiale s'impose : à quel point le lecteur sera-t-il en mesure de suivre D'Alfonso dans sa démarche ? Ce qui fait obstacle, c'est que le mariage des mémoires se traduit dans la poésie par un mariage de langues. D'Alfonso jette çà et là dans son texte des bribes d'italien et d'anglais, ce que Mary Di Michele appelle le procédé du caillou (Caucci, 1992-1993 : 54). Or, ce procédé provoque un constant sentiment vertigineux ; il joue avec la lisibilité et pousse la poésie au bord de l'abîme. Par moments, D'Alfonso demande beaucoup à son lecteur. Et pourtant, ce risque est recherché et le poète avoue qu'il

mise sur l'« insécurité des signes » (1987 : 18), sur les « mots qui déséquilibrent exprès » (1987 : 19) :

Je t'offre de nouvelles références, une autre vision de la vie d'ici et d'ailleurs. Je suis une autre voix qui vient par une autre voie (1987 : 143-144).

Et, finalement, le lecteur aura-t-il la volonté de remettre en question la sécurité apparente d'un confortable identitaire homogène ; aura-t-il le culot de s'exposer aux dangers du dialogue ? Voudra-t-il suivre la démarche de D'Alfonso, sera-t-il prêt à s'ouvrir à l'inquiétante étrangeté, à l'ébranlement de l'identitaire ? Le poète propose cet échange, il met en place les possibles du dialogue et du partage et propose « une identité transcendante qui subsume les différences » (Harel, 1989 : 54).

L'écrivain ne peut qu'offrir au lecteur d'accepter l'ouverture et de *Listen to those mondi lontanissimi* (1987 : 69).

* * *

Dans son recueil *L'autre rivage*, Antonio D'Alfonso partage avec ses lecteurs l'expérience d'un cheminement intérieur parfois extrêmement pénible, mais qui mène en bout de route vers l'acceptation des différences. Le poète aboutit à une définition identitaire provisoire qui fait coexister ses deux mondes de référence, québécois et italien. La démarche poétique franche et sensible et le partage honnête qui ne camoufle guère la fragilité de l'être rendent le dilemme identitaire tangible pour les Québécois « de souche » tout en tendant une main amicale et encourageante aux néo-Québécois.

Et il y a urgence. Car, dans ce pays, l'immigration constitue un enjeu majeur et, avec la naissance des enfants et des petits-enfants d'immigrés, un nombre grandissant de citoyens se réclament d'origine ethnique. Ainsi, selon les données du recensement de 1991 (Cloutier *et al.*, 1995), seulement 78 685 personnes étaient des Italo-Québécois de première génération, c'est-à-dire nées en Italie. Cependant, et voilà l'impact démographique des deuxième et troisième générations, 226 645 personnes se réclamaient d'origine italienne. Ces statistiques mettent en évidence que l'homogénéité ne peut plus être un facteur d'identité au Québec. Le vieux schème qui

réduisait la société québécoise à un bloc monolithique – français, catholique et, bien sûr, blanc – est désormais périmé. Pour répondre à la réalité de la diversité des origines culturelles, une relativisation dynamique de l'identité s'impose pour en arriver, comme le propose Sherry Simon (1991 : 26), au concept de l'identitaire :

La culture perdant son statut de fondement unitaire, la notion d'identité culturelle ne peut plus désigner le tracé confiant des affiliations collectives. L'identité culturelle cède donc le pas à l'identitaire, lieu problématisé de la rencontre entre culture et identité.

Sur le ton d'un journal intime, *L'autre rivage* s'inscrit dans cette pensée avant-gardiste ; Antonio D'Alfonso se livre à ses lecteurs, dévoile son « lieu problématisé », les moments cruels d'une dualité déchirante comme ceux d'une hétérogénéité heureuse. La voix de D'Alfonso qui a souvent parlé pour l'ensemble des écrivains italo-québécois a aussi frayé le chemin pour l'affirmation littéraire des autres groupes culturels. Régine Robin (1989 : 178-179) s' imagine leur entrée dans les maisons d'édition québécoises avec un enthousiasme réaliste qui ne cache pas un potentiel de discordance :

Imaginons, en effet, que l'institution littéraire (assez fermée) accepte de publier une quinzaine d'écrivains francophones mais pas québécois au sens ethnique du terme. [...]

Imaginons, un instant que ce phénomène devienne massif, à Montréal, où, à petite échelle, il a déjà commencé.

On ne peut pas savoir à l'avance ce que ce phénomène donnerait mais à coup sûr, des thématiques autres, des formes autres, des transformations linguistiques, lexicales, parfois même syntaxiques, une hybridité culturelle affirmée, de nouveaux conflits, de nouveaux problèmes y compris de nouveaux types d'écriture, la formation peut-être d'un nouvel imaginaire social.

Ce que Régine Robin présente comme s'il s'agissait d'une vision du futur est en vérité un processus déjà fort bien amorcé : avec Michel van Schendel, Gérard Étienne, Ying Chen, Joël DesRosiers, Nadine Ltaif et tant d'autres, la nouvelle dynamique pétillante de l'écriture migrante est déjà entrée de plain-pied dans la littérature québécoise qui

s'articule désormais sur la tension de l'identitaire et de l'hétérogène. Elle ne peut plus être pensée comme complétude, mais comme ouverture, la

diversité n'y étant plus perçue comme une menace, mais comme le signe du réel inévitablement multiple. Espace transfrontalier de la liberté et du désir, elle ne se construit plus seulement à partir d'un centre fixe, mais se laisse travailler par sa périphérie, sa marge, son étrangeté, devenant le lieu d'échange et de circulation des imaginaires (L'Hérault, 191 : 56).

Dans cette dynamisation de la littérature, l'écriture de la deuxième génération pose d'importants jalons pour la dénationalisation des littératures de langue française. Par leur expérience qui participe au quotidien à la culture du pays d'accueil et à celle de leurs parents, les écrivains migrants induisent tout naturellement la diversité. L'entre-deux leur offre « de l'espace respirable » (Robin, 1992 : 35) et permet de créer des liens littéraires au-delà des nationalités. Pour Fulvio Caccia (1992 : 103), « il s'agit ni plus ni moins de déterritorialiser la langue, de la méridionaliser, de l'orientaliser de Bruxelles à Tanger, de Paris à Genève, de Port-au-Prince à Montréal ».

Bibliographie

Œuvres d'Antonio D'Alfonso (textes cités)

(1983), *Black Tongue*, Montréal, Guernica.

(1987), *L'autre rivage*, Montréal, VLB Éditeur.

(1990), *Avril ou l'anti-passion*, Montréal, VLB Éditeur.

Études

Bourauoi, Hédi (1992), « La troisième solitude », dans Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris et Montréal, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Triptyque, p. 175-183.

Caccia, Fulvio (1992), « Le roman francophone de l'immigration », dans Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris et Montréal, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Triptyque, p. 91-104.

Caccia, Fulvio, et Antonio D'Alfonso (1988), *Quêtes. Textes d'auteurs italo-québécois*, Montréal, Guernica.

Caucci, Frank (1992-1993), « Topoi de la transculture dans l'imaginaire italo-québécois », *Québec Studies*, automne-hiver, p. 41-50.

Cloutier, François, et al. (1995), *Profils des communautés culturelles du Québec*, Québec, Publications du Québec.

D'Alfonso, Antonio (1985a), « Babel et le soudeur », dans Fulvio Caccia (dir.), *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec 15 créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, p. 273-290.

D'Alfonso, Antonio (1985b), « The Road Between : Essentialism. For an Italian Culture in Quebec and Canada », dans Joseph Pivato (dir.), *Contrasts. Comparative Essays on Italian-Canadian Writing*, Montréal, Guernica, p. 207-229.

Harel, Simon (1989), *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule (coll. L'Univers des discours).

L'Hérault, Pierre (1991), « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », dans Sherry Simon et al., *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ (coll. Études et documents), p. 53- 114.

Linteau, Paul-André, et al. (1989), *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal.

Maugey, Axel (1972), *Poésie et société au Québec (1937-1970)*, Québec, PUL (coll. Vie des lettres canadiennes).

Painchaud, Claude, et Richard Poulin (1988), *Les Italiens au Québec*, Hull, Asticou.

Pivato, Joseph (1988), *Italian-Canadian Writers. A Preliminary Survey*, Ottawa, Les Publications du Secrétariat d'État du Canada, (coll. Multiculturalism/Multiculturalisme).

Ramirez, Bruno (1984), *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la Petite Italie du Québec*, Montréal, Boréal Express.

- Robin, Régine (1989), *Le roman mémoriel*, Montréal, Le Préambule (coll. L'Univers des discours).
- Robin, Régine (1992), « Sortir de l'ethnicité », dans Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris et Montréal, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Triptyque, p. 25-41.
- Robin, Régine (1993), *Le deuil de l'origine. Une langue en trop, une langue en moins*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- Salvatore, Filippo (1985), « The Italian Writers of Quebec : Language, Culture and Politics », dans Joseph Pivato (dir.), *Contrasts. Comparative Essays on Italian-Canadian Writing*, Montréal, Guernica, p. 189-206.
- Simon, Sherry (1991), « Espaces incertain de la culture », dans Sherry Simon, et al., *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ (coll. Études et documents), p. 13-52.
- Tassinari, Lamberto (1985), « Le projet transculturel », dans Fulvio Caccia (dir.), *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec 15 créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, p. 291-305.